

à Flèche

24 juillet 1937

22

à Flèche 24-juillet 37

EN TOUTE LIBERTÉ

RIEN NE VAUT QUE LE VRAI

par J. Galtier-Boissière

Dès que le mensonge intervient, je suis mal à l'aise. C'est la vérité qui m'attache. Si le Parti la quitte, je quitte du même coup le parti.

André GIDE.

Lorsque André Gide annonça qu'il donnerait une suite à son fameux *Retour de l'U.R.S.S.* sous le titre de *Retouches*, certains pensèrent que le très scrupuleux écrivain exprimerait peut-être quelques repentirs et atténuerait la virulence de son premier témoignage.

Les conformistes du stalinisme furent déçus dans leurs espoirs, car dans son second réquisitoire sur la condition du peuple russe vingt ans après les journées d'octobre, Gide ne fait qu'accroître son impression d'écoeurement et renforcer sa répugnance pour le régime du nouveau tsar rouge qui a trahi non seulement la révolution léninienne, mais l'esprit même de la Révolution.

Avec Yvon, Kléber Legay et Walter Citrine, Gide dénonce le sort affreux de l'ouvrier russe, dépossédé du droit de grève et abandonné sans aucun moyen de défense au despotisme de l'Etat-patron; il dévoile les impitoyables méthodes d'une autocratie dont la police politique avec ses mouchards et ses provocateurs constitue le rouage essentiel; il décrit la misère des travailleurs, réduits aux salaires les plus bas pour permettre aux « responsables », aux propagandistes russes et étrangers et aux fonctionnaires innombrables, de mener la bonne vie; il stigmatise enfin un régime où toute liberté de pensée est prohibée, pourchassée, anéantie.

Le reproche qu'adressent à Gide certains camarades — même non communistes — c'est de donner des armes aux partis de réaction en révélant la faiblesse de la révolution russe: « Que l'on tire parti de mes écrits, je ne peux l'empêcher, réplique Gide, et même lorsque je le pourrais, je ne le désirerais point ».

L'estime qu'il a tout à fait raison.

Pour certains sectaires à courte vue, le fait de partager un seul jour l'opinion d'un adversaire po-

litique constitue l'abomination des abominations. Décidés à prendre en toutes circonstances le contre-pied de ce qu'énonce l'adversaire, si un jour MM. Bailby, La Rocque ou Kérillis proclamaient que 2 et 2 font 4, il en est qui ne balanceraient pas à s'inscrire immédiatement en faux, par peur de passer pour des tièdes, sinon des traitres à la bonne cause.

Point de vue absurde.

Les passions politiques sont aujourd'hui si ardentes que certains fanatiques en arrivent à préférer le mensonge à la vérité, si la vérité, par leur faute, se trouve dans le camp ennemi. Le refus de marcher car il me paraît toujours aisé de faire la distinction entre un fait vrai et l'interprétation qu'en peut tirer un esprit faux.

Voici un exemple qui me paraît typique: Jean Fontenoy, ex-communiste et ci-devant employé de l'agence Havas, public de suggestives révélations sur les dessous de la presse et sur les méthodes employées par le Guépéou pour s'emparer de certains journaux français par la menace ou par le chantage. Il se trouve que mes observations personnelles confirment parfois les dires dudit Jean Fontenoy. Horreur et damnation, car ce Jean Fontenoy écrit dans une feuille doriotiste, où il ne manque pas, bien entendu, de me prodiguer maintes rissettes! Pensez-vous que l'attitude de Jean Fontenoy, qui est pour moi un adversaire politique, puisse me troubler le moins du monde et m'empêcher de suivre exactement la ligne que je me suis tracé? En aucune façon. Quand l'anticommuniste Fontenoy dévoile certaines manœuvres louches des agents staliniens

dans les rédactions parisiennes, je puis me dire d'accord avec lui, et sans aucune gêne. Mais quand le doriotophile Fontenoy voudra me vanter les mérites de son pauvre Jacques, je lui répliquerai tout simplement que cet agitateur repentin devenu le copain de MM. Tixier-Vignancourt et Philippe Henriot, me dégoûte profondément. Vous voyez comme c'est simple!

Cette terreur maladive de se rencontrer parfois avec l'adversaire, de « faire son jeu », aboutit à des situations burlesques dont nous cûmes, Jeanson et moi, au *Canard enchaîné* de constants exemples.

S'étant permis un jour de blâmer un défilé militaire, Jeanson ne se fit-il point reprocher par le « rédacteur en chef » Bénard (du *Paris-soir* à M. Prouvoit) « de faire la politique de Bailby »... parce que l'ultra-chauvine *Humanité* avait passé ce jour-là la consigne de chanter la gloire de l'armée française, « des soldats de Valmy aux poilus de Verdun »!

De même le propriétaire du *Canard*, la dernière fois que je le vis, ne me reprocha-t-il pas avec violence d'avoir écrit un « hommage à François Mauriac », à propos de la courageuse attitude de cet écrivain bien-pensant en faveur des catholiques basques? « Voilà maintenant que vous tirez des coups de chapeau à un Jésuite! » s'écria M. Maréchal au comble du courroux! « A se tordre », n'est-il pas vrai?

C'est précisément en raisonnant avec une telle puérilité que l'on donne barre sur soi à ses adversaires et que l'on fait très exactement « le jeu de l'ennemi ». Est-il besoin de rappeler l'extraordi-

naire crédit moral de l'ancien *Canard*, qui n'était « enchaîné » que de nom? Quand les pamphlets d'extrême-droite le disaient aux ordres de Moscou, leurs accusations tombaient à plat puisque à côté de rédacteurs dévoués au stalinisme, le *Canard* maintenait toujours des collaborateurs indépendants et une authentique « tribune libre ». Or, voici qu'un beau matin le *Moniteur* pariaien du « Père des Peuples » somma publiquement le *Canard* d'avoir à chasser sur l'heure ses collaborateurs non orthodoxes... Pour un directeur avisé, quelle merveilleuse occasion de démontrer sa totale indépendance! En tenant pour injurieux et intolérable le plus brutal des ultimatums, ne prouvait-il point de façon éclatante l'inanité des accusations portées contre lui par les gens de droite? Que fit notre homme? Il s'empressa au contraire d'obéir aux ordres et reçut les félicitations délirantes du Guépéou pariaien, en attendant l'étoile rouge de première classe! Je le dis tout net: les feuilles d'extrême-droite eussent été bien bêtes de ne pas marquer le coup. En quoi leur jubilation nous gênerait-elles, Jeanson et moi, je vous prie? Du moment que le journal que nous estimions libre a perdu son indépendance et lèche des bottes russes ou autres, plus s'amenuisera son crédit moral, moins il fera de dupes et mieux cela vaudra! Nous serions bien sots en vérité de prendre la défense d'un accusé qui a passé des aveux complets!

Il faut connaître le fond du panier de crabes, le dégoûtant grouillis des agents, maîtres-chanteurs et larbins divers de la nouvelle autocratie russe pour mesu-

rer à sa juste valeur le courage que montra Gide en refusant de faire passer la discipline d'un parti au-dessus de son amour du vrai.

Mais nos staliniens, de même que les hitlériens et les fascistes leurs frères, font un mauvais calcul en repoussant la Vérité dans son puits. Un jour prochain, elle en émergera triomphante.

Le mensonge est l'arme des hommes à courte vue. « Il est impossible, écrit Pierre Herbert (qui, militant communiste, occupa pendant six mois un poste de responsable à Moscou) de défendre l'U.R.S.S. sans mentir et sans savoir qu'on ment. Une telle méthode ne peut servir la révolution. » Et c'est le même point de vue qu'exprime J. Sen, lorsqu'il confie à André Gide: « Les communistes précisément parce qu'ils représentent l'avenir du monde entier, n'ont pas le droit, sous prétexte de ne pas décourager le prolétariat, de lui dissimuler les erreurs d'une expérience révolutionnaire. Au contraire, leur devoir, leur tâche est d'analyser le chemin suivi par la révolution russe, surtout en France, où la maturité politique de la classe ouvrière lui permet de comprendre qu'on se trompe, mais non qu'on la trompe. »

Dès lors, à quoi bon abandonner à nos adversaires politiques le monopole de cette vérité sur l'U.R.S.S. qu'ils utilisent péroramment pour discréditer chez nous tous les efforts vers les réformes et vers le progrès social?

Les critiques de la droite contre l'U.R.S.S. staliniennes ne prennent de consistance qu'en regard au bluff ridicule de nos communistes orthodoxes à propos des mirifiques réalisations de « la patrie socialiste ». Les hommes dévoués à la cause du peuple, qui reconnaissent avec franchise que le régime des Soviets a fait place à la plus féroce des dictatures, se trouvent assurés vis-à-vis des masses du Front populaire aussi bien que des conservateurs sociaux d'une position beaucoup plus solide pour préparer immédiatement — en tenant compte du ratage de l'expérience russe — les voies de la vraie Révolution, basée sur la justice sociale et sur la dignité humaine.